

XYZ. La revue de la nouvelle

La grand-voile

Francine Chicoine



Numéro 79, automne 2004

Nouvelliers du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3427ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chicoine, F. (2004). La grand-voile. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (79), 58–60.

La grand-voile

Francine Chicoine

Lundi, 16 h. J'en ai le souffle coupé, comme si j'avais été brisée en deux. Plus de voix pour parler, plus de jambes pour marcher, plus d'énergie pour vivre, me semble-t-il.

Je l'ai appris par téléphone. La nouvelle est officielle mais, toutes les familles n'étant pas informées, l'identité des victimes n'a pas encore été divulguée. Je n'étais au courant de rien, je ne savais même pas qu'un accident avait eu lieu. Maintenant, je sais. Et je connais un nom : le sien.

Je suis sous le choc. Un choc lourd, tout contenu par en dedans, dans sa terrible réalité, dans son secret aussi. Une implosion plutôt qu'une explosion. Qui creuse un trou, sans bruit. Qui déchire en silence.

18 h 30. J'écris. Pas de larmes. Peut-être que je me retiens à cause de cette grande fragilité intérieure ; je ne sais jamais jusqu'où peut aller une cassure. Lui, il savait : il faut parfois des années avant de se remettre d'un événement qui nous a blessé au plus profond.

J'ai une boule face à la mort, face à la vie aussi. C'est pourquoi j'avance tout doucement, polie envers moi-même, me demandant presque la permission de faire un pas, de m'arrêter à une idée. Je me surveille du coin de l'œil.

Je n'ai pas faim, je n'ai envie de rien. L'événement m'habite au complet. J'essaie de m'habituer au vide.

20 h 30. On dirait que je suis en apesanteur, je flotte à la surface des heures. J'ai réussi à affronter cette pensée : celle de sa mort. Et je ne suis pas morte. Pas encore. J'affronte la vérité, sans toutefois réussir à y croire.

Mardi, 9 h 30. Une nuit d'insomnie aurait été terrible, il le savait, lui qui connaissait mes angoisses.

Par miracle, j'ai réussi à dormir.

N'empêche. Il n'est plus là, je ne le verrai plus, je ne lui parlerai plus, je ne pourrai plus compter sur lui. Qu'est-ce que je vais devenir ? J'avais tellement besoin de lui.

Mercredi, 17 h 10. Le journal vient d'arriver. À la une : « Trois personnes survivent au crash ». Pas lui. Quelques minutes après le décollage, l'appareil s'est abîmé dans les eaux glaciales du fleuve, à moins de deux kilomètres du rivage. Dans le froid de décembre. J'ai mal, je suis transie. Comment le cours des choses peut-il reprendre ?...

Jeudi, 12 h 45. Quatre jours déjà. Je tiens le coup. Une aura d'humanité l'entoure, tout le monde en parle, on ne tarit pas d'éloges à son sujet. À travers ces nombreux témoignages, je me sens petite, si petite, en même temps très fière. J'ai eu avec lui une relation privilégiée, je le voyais toutes les semaines.

18 h 15. Oh ! je tenais le coup, j'avais essayé de me raisonner, me disant qu'après tout, je n'étais pas de sa famille ! Jusqu'à ce coup de téléphone de F. venue prendre de mes nouvelles. Alors, j'ai éclaté. Quatre jours de retenue, c'était trop.

L'émotion monte, monte, avec un pic de douleur, insupportable, l'angoisse m'étreint, me ramène à cette peur de la mort, à cette crainte morbide du noir, je lui parle dans ma tête, je lui raconte ce qui se passe, je suis bouleversée, une boule versée, bouleversée intérieurement, une boule versée à l'intérieur qui ment, je cause toute seule, je dis n'importe quoi, les mots se bousculent, se désarticulent, ils cherchent de l'espace. Et je pleure, je pleure, enfin je pleure.

Samedi. Deux jours avant sa mort, nous nous étions rencontrés et nous avons parlé des peurs de tout acabit. Il disait qu'il était possible de vaincre ses aversions, prenant celle de l'avion pour exemple. Je lui avais demandé s'il craignait les voyages aériens et il m'avait répondu qu'il était tellement habitué à ce moyen de transport qu'il n'y avait jamais pensé. Puis nous avons discuté de ma grande phobie du noir et des lieux clos. Il trouvait que je m'étais beaucoup améliorée depuis un an ; il m'encourageait, m'affirmait qu'il croyait en moi. Plus que je n'y croyais moi-même.

Aujourd'hui, à la une du journal, une photographie de l'appareil, en gros plan, et ces seuls mots : « Les experts scrutent l'avion. » Je lis les articles : l'enquête qui s'amorce, les causes

probables de la tragédie, les recherches pour retrouver le corps de la copilote, le rapport du coroner. Après avoir refermé le journal, soudain la révélation. En première page, cette photo de l'avion à demi submergé ; une aile blanche à la verticale, nette, précise, se dégage d'une masse informe. Je crois voir une aile, alors que, dans un autre journal, une prise de vue différente de la photo me révèle le gouvernail de l'appareil.

Une aile ou un gouvernail, peu importe, en fait, je ne vois plus qu'une grand-voile se détachant à l'horizon. Une grand-voile blanche sur le fleuve, là où la tragédie a eu lieu, là où mon psychothérapeute est décédé.

Pour moi, le voyage commence.